

**Verena HANF**, *Tango tranquille*, roman, Le Castor Astral, coll. « Escales des lettres », septembre 2013. 176 pages / 13 € / ISBN : 978 2 85920 949 0

## Violette

*N'avez-vous jamais pensé à tout laisser, délaissé, lâcher ? Vous libérer de toutes ces relations humaines lourdes d'un passé commun, chargées d'histoires remâchées, accommodées, rafistolées ? Couper les liens sociaux trop serrés, abandonner leurs nœuds, fuir un présent pesant ? Partir pour vivre seul, autre part, en inconnu ? Choisir votre rythme, seul maître de votre temps, seule contense de vos histoires ? Avouez-le, vous en rêvez aussi, de temps en temps, dans vos moments de lassitude en profondeur de puits, de grande fatigue de bruits. Juste partir, claquer les portes ou les fermer en douceur. Respirer, revivre – libre et autonome. Mais l'île déserte n'existe pas. Le passé vous rattrapera, il renouera avec le futur. Peut-être souriez-vous : vous le saviez. Moi, je ne le savais pas.*

25 décembre. Je suis assise dans mon fauteuil. Il est délabré. Son velours, d'un vert fané. Mais ses pieds de bois soutiennent mon poids, son coussin allège ma lourdeur d'hiver. Je regarde par la fenêtre, j'observe la tombée de la nuit, je la rythme par de petites gorgées de porto. La pendule est fidèle, plic-ploc. De temps à autre, le moteur d'une voiture l'écrase. Puis elle se relève. Plic-ploc. Plic-ploc. Le porto la seconde. Mes yeux sont lourds, mon menton se baisse. Plic-ploc. Des éclairs de bruit brisent la pénombre, polluent la douceur du soir. Je me redresse, regarde le téléphone, son gris de souris, sa forme sans rondeurs. Il tremble. Ou c'est moi ? J'hésite à décrocher. Je n'ai pas envie de parler, de réagir à qui que ce soit. Mais la sonnerie est butée. Elle me tétanise. Qui essaie de me joindre juste le jour de Noël ? Le choix est restreint : Micheline, Lucienne, ou peut-être Jean ? Non, Jean, certainement pas. Jean, oh non, il n'appelle plus. La sonnerie se tait deux minutes mais, dès que je me détends, elle reprend sa nuisance acoustique. Têtue, persistante, elle s'enfonce dans mes oreilles. Je n'ose pas débrancher l'appareil. Deux minutes de calme, puis ça recommence, je n'ai plus la force de résister, j'attrape l'écouteur.

«Oui ? » J'aurais préféré dire non.

«Violette ! » Lucienne a sa voix de maîtresse de classe. Devant une classe de petits sots.

« Pourquoi tu ne décroches pas ? » Je regrette de l'avoir fait. « Joyeux Noël, Lucienne. » Ma voix a cent ans. « À toi aussi, ma chérie. Je me suis inquiétée ! Tu ne décrochais pas ! Et puis toi seule dans cette maison ! Comment vas-tu ? »

Elle ne me fatigue même plus, cette condescendance, cette pitié entre les mots, gratuite, en solde, en toc, à deux balles. Elle me donne juste la migraine. « Très bien, et toi ? » J'essaie le registre joyeux, je ne veux pas donner à Lucienne une raison de me plaindre. Mais elle est imbattable en détection de fentes et de blessures, de plaies et de cicatrices. Plaindre est son passe-temps favori. « Ah, Micheline est donc venue aujourd'hui ? »

« Elle viendra peut-être la semaine prochaine. » Ma voix n'est plus si gaie.

\*\*\*\*

## Enrique

Je me sens responsable de madame Violette, responsable et redevable. C'est à elle que je dois ma part de liberté – et aussi mes miettes du gâteau européen. Elle m'a déjà sauvé deux fois. Drôle de petite femme. Par moments, elle me fait penser à grand-mère. Indépendante et solitaire, attentive et attentionnée. Les mêmes expressions tendres et fermes dans le visage, malgré les différences de traits et de couleur. Surtout de couleur. La blancheur bruxelloise de madame Violette contre le brun bolivien de grand-mère. Brun de montagne. Le soleil des Andes avait durci sa peau, elle ressemblait à du cuir tanné. Quand grand-mère me caressait, la douceur de son geste contrastait avec la sécheresse de sa paume. Doigts durcis par le travail de la terre. Une terre balayée par les vents des cimes et asséchée par le soleil. Pacha Mama ne se laissait amadouer que par les mains de

grand-mère. Patientes, insistantes, elles remuaient la terre avec la pioche et le râteau, enlevaient les pierres, ramassaient la maigre récolte. Quand je voulais aider grand-mère, elle m'envoyait étudier. « Apprends, petit, apprends, tu as des lumières dans la tête. Je veux te voir instituteur. » Elle ne voulait pas que je finisse comme ma mère, petite commerçante de rue, des heures assise sur le sol à essayer de vendre bonbons et allumettes, sel et sucre, huile et pommes de terre. « Apprends, petit, apprends. »